

La malédiction d'Hadès

Serge Bec

polar rural

L'arrière-grand-père d'Annibal fut vraisemblablement le premier Castor à investir l'étrange plateau isolé, rond comme une roue de charrette, de Mourre d'Aure, le tertre du vent. Il était né après l'assassinat de Marat et décédé dans ses trente ans. C'est lui qui avait commencé à se battre avec la terre, la pierre et l'eau. Il avait eu le temps de bâtir la première maison des Castor sur ce socle proche des cieux et de faire un enfant. Le premier puits, on le lui doit. De même que cet aiguier au nord, sur le rebord du plateau, pour faire boire le troupeau. Son fils unique, Célestin, avait agrandi la maison et construit des dépendances : une écurie pour les deux chevaux, une bergerie et une petite bicoque à part pour le cochon.

Avec lui commença l'installation du malheur sur la campagne de Mourre d'Aure.

À Mourre d'Aure, on ne peut y arriver que par en dessous. On suit le lit de la Buisse, un minuscule torrent mort depuis belle lurette qui a été transformé en chemin par le passage des charrettes et des tombereaux. C'est un mauvais chemin, mais il suffit aux hommes et aux bêtes de Mourre d'Aure pour descendre dans la plaine ou se rendre à la ville. En bas, il commence son escalade en se faufilant entre des haies de sanguins et de buissons de mûres, refuge des passerinettes, des troglodytes et des grives ; puis il s'ouvre à la lumière au milieu d'un défilé évasé de calcaires papyracés disloqués dans lesquels s'éterni-

sent des fossiles de la riche ichtyofaune de cet endroit; enfin, il monte raide sous une voûte d'antiques rouvres immenses, moussus, dévorés de lierre, habités par des colonies de corbeaux, de pies, de geais et de merles; après, c'est le Pas du Reinard, la passe la plus étroite et la plus dangereuse. Une fois franchi le Pas du Reinard, on pénètre dans le territoire de Mourre d'Aure. On respire un air plus subtil qu'en bas, on est dilué dans une lumière plus légère et plus pénétrante à la fois, étoilée d'abeilles insaisissables qui virevoltent autour des touffes de lavande, de thym et de *pebre d'ai* agrippées au bout des doigts du versant; c'est l'esprit des choses de la nature qu'elle vrille et non plus seulement la matière.

De là, déjà, on est au-dessus du monde. On voit tout. On est en droit d'espérer tout.

Le chemin ne s'arrête pourtant pas ici. Il saute trois dénivellations sur un tapis de roche calcaire, en plein découvert, sans le moindre arbuste, avant de reprendre haleine dans l'ombre d'un petit bosquet de pins d'Alep qui est la seule tache noire de la colline.

Sorti du bosquet, on grimpe à travers un champ abandonné, envahi d'aurioles, où se désagrègent lentement de très vieux amandiers morts sur pied, bordé au sud de genêts cendrés et de genévriers communs. Au nord, en surplomb, une levée d'énormes rochers comme des menhirs entassés, donne l'impression de faire échec au mistral et semble interdire l'accès au-delà. Mais le chemin réussit à se glisser entre deux blocs et tout d'un coup, on reçoit en pleine figure l'enchevêtrement mordoré des toitures. On est sur le plat. On est sur un immense plateau en forme de cercle. Et on a Mourre d'Aure à portée de voix.

La ferme est au milieu du cercle, protégée au nord

par un écriin de chênes blancs. À partir de la ferme et en s'éloignant d'elle, on fait à peu près huit cents mètres, puis on tourne en rond autour en tenant cette distance. Et on a alors tous les champs cultivés dans ce grand rond. C'est tout plat, sauf au nord, où le bord du plateau se relève, et au couchant par où on accède, là où il y a la trouée du chemin, comme si on avait rogné un fin morceau vers l'intérieur de cette énorme tomme.

Du point de vue de la géométrie de l'espace, cela paraît facile à travailler. La terre, elle, n'a pas le même point de vue. Elle repose sur une table de calcaire gréseux et, en de nombreux endroits, on ne peut même pas enfoncer la pioche, elle tape tout de suite sur la molasse. Il en va ainsi du grand champ qui est au levant : sur trois hectares, le soc de la charue racle souvent l'os de la roche. C'est sur ces tènements, ainsi que sur les pentes du plateau, que pâture le troupeau, une cinquantaine de moutons, une vingtaine de brebis et sept ou huit chèvres. À part le troupeau, de tout temps, à Mourre d'Aure, on a fait des pommes de terre, du seigle, de l'orge et du blé dur qu'on descend au moulin de la Louise, à deux kilomètres en bas dans la vallée, sis au bord de la rivière du Calavon ; au pied des chênes truffiers répartis un peu partout, on a *cavé les rabasses* et sur les amandiers toujours vaillants, on a gaulé les amandes que l'on écale le soir à la veillée. Avec toute cette production, on arrive à nourrir la famille, les bêtes de la basse-cour, le cochon, et à engranger un modeste pécule.

La seule fois de sa vie où Célestin se résolut à quitter Mourre d'Aure fut pour faire un voyage de trois jours ; c'est le jeune médecin Bonnet de Céreste, avec qui il s'était lié d'amitié à la chasse, qui l'emmena

dans la villa de ses parents à Bandol. Il y rencontra celle qui devait, quelques mois plus tard, devenir son épouse, Léontine Domergue. Les dix-sept printemps de cette jeune fille noire et toujours souriante fleurirent d'un seul coup dans les yeux émerveillés de Célestin, et la jeune voisine des parents du médecin ne fut pas insensible au charme un peu voûté et mélancolique de ce jeune homme de l'arrière-pays. De cette union sans histoire naquirent successivement trois enfants : Virginie qui, disait-on, ressemblait à la mémé de la Côte d'Azur, avec sa peau mâte, ses yeux gris et cette sorte de langueur qui s'accroissait parfois jusqu'au malaise au moment des équinoxes ; Malvina, plus grande et plus terrienne que sa sœur, ne manquait pas d'une certaine beauté comme sa mémé Castor ; on disait d'elle qu'elle possédait un tempérament bien trempé mais peu enclin à la gaieté ; et flottaient souvent dans ses yeux des ombres chargées de mystérieuses matières comme des cargos fantômes. Virginie avait quinze ans, Malvina douze quand la gentille Léontine décéda en couches après avoir mis au monde Joseph qu'on appela aussitôt Titon, contraction de « *petiton* », le plus petit des trois, et Titon lui resta comme son propre nom de baptême.

Célestin Castor ne se remit jamais vraiment de la mort de sa femme devant laquelle il était en admiration depuis la première fois qu'il l'avait vue, et se trouva confronté à des jours très difficiles. Sa mère Lalie, veuve depuis une douzaine d'années, atteignait le rivage des soixante-dix ans et le dur labeur de sa vie s'était aggloméré dans sa chair et ses os qui ne répondaient plus aux sollicitations quotidiennes qu'au prix de la souffrance et malgré toute la bonne volonté dont elle continuait à faire preuve pour tenir

la maison. Il fallait pourtant bien assurer l'avenir des filles et de Titon. Ce fut Lalie qui décida son fils à se remarier. Mais comment faire quand on a presque la quarantaine, qu'on vit en permanence sur un îlot de terre isolé, qu'on travaille du matin au soir, jour et dimanche, que les seules personnes étrangères que l'on voit de temps à autre sont des colporteurs, quelques paysans voisins de deux ou trois kilomètres et le boulanger? On eut recours aux petites annonces. Célestin s'adressa au seul journal qu'il connaissait, *Le Mercure Aptésien*. Il ne reçut qu'une seule réponse. Elle émanait d'une Joséphine Vignaud, célibataire, trente-six ans, ménagère de son état. La rencontre eut lieu dans un café d'Apt. Il trouva cette petite rousse à son goût malgré son sourire qui se terminait par un rictus dû à une étroite bouche aux deux lèvres tout juste apparentes, mais il n'allait pas demander la lune à son âge. Il épousa donc Joséphine Vignaud qui dévoila, peu à peu, d'étranges comportements: celui qui donna le plus de souci à Lalie et à Célestin fut, sans aucun doute, le refus systématique de recourir au médecin, notamment la fois où Virginie dut rester alitée pendant plus de quinze jours avec une fièvre de cheval. Mais elle s'était imposée si rapidement à Mourre d'Aure, elle parlait avec une telle autorité, qui n'admettait pas d'être contrariée, à son mari et à sa belle-mère, que ceux-ci subissaient sa volonté sans oser lever le petit doigt. Malgré tout, deux ans après leur mariage, Joséphine était enceinte. Jusqu'au dernier moment, elle resta droite comme un i, vaquant comme si de rien n'était aux occupations de la ferme. Au moment d'accoucher, Célestin s'empressa d'atteler le cheval à la jardinière pour aller quérir le médecin. Joséphine le lui interdit en le rabrouant verte-

ment. « Je me débrouillerai bien assez toute seule ! » lui dit-elle. Elle disparut de la journée. Lalie et Célestin ne savaient plus à quel saint se vouer. Elle n'avait rien dit. Où était-elle partie dans son état ? Il faisait déjà nuit depuis un bon moment quand elle réapparut. Elle n'était pas seule. Elle tenait dans ses bras son premier enfant tout maculé de sang et vagissant comme un beau petit diable. Célestin la pressa de questions.

– Je t'ai dit que je me débrouillerai sans ton médecin. Voilà, c'est fait, j'ai accouché toute seule dans la campagne.

– Toute seule ? Mais... mais comment tu as fait ?

– Comme ça, dit tout simplement Joséphine. Comme ça.

– Comme une bête, alors ? bredouilla Célestin.

– Comme une bête ! répliqua Joséphine en riant de son étrange rictus. Et alors, qu'est-ce que ça a d'extraordinaire ? Tiens, cesse de geindre et va plutôt le laver ton enfant, il en a besoin, moi je vais me reposer un moment. Ah ! Au fait, on l'appellera Urbain comme mon père.

Abasourdi, Célestin regardait, l'air hébété, ce bout de sa chair criant dans ses bras. Sa mère le rappela gentiment à l'ordre pour poser le bébé sur un drap qu'elle avait étendu sur la table. Ils le regardèrent sous toutes les coutures, le lavèrent à l'eau tiède. Il ne présentait aucune ecchymose, même pas une égratignure. Urbain était tout ce qu'il y avait de plus normal. Ils furent soulagés d'un grand poids. Ils le déposèrent dans le berceau en bois qui avait servi à recueillir ses deux filles et son Titon et, avant eux, lui-même.

Quand elle fut enceinte pour la deuxième fois, Joséphine en fit l'amer reproche à son mari qui aurait

dû faire attention, Lorsqu'elle ressentit les contractions, Joséphine procéda exactement de la même façon. Elle se retira sous un chêne aux branches basses, confectionna une petite litière bien épaisse avec des feuilles et de l'herbe, puis elle s'allongea en appuyant ses épaules et sa tête contre le tronc de l'arbre, les mains agrippées à une branche de chaque côté. Quand elle fut bien installée, elle poussa au dedans d'elle-même avec une force incroyable, chaque effort ponctué par un « héhian » terrifiant. L'accouchement fut beaucoup plus long, plus difficile et plus douloureux que le premier. Haletante, en nage, au bord de la syncope, Joséphine eut un dernier sursaut de volonté et tira sur les branches pour mieux s'arc-bouter et poussa dans son ventre jusqu'à l'extrême limite de ses forces. Une affreuse douleur fusa dans son vagin, les racines de son ventre éclatèrent en mille morceaux sous le coup d'une déflagration intérieure ; elle se cabra une dernière fois en hurlant et retomba, épuisée, avachie, comme un pantin désarticulé. Dans sa demi-inconscience, elle comprit que c'était fini. Elle perdit connaissance quelques instants, puis elle sentit la vie se ragaillardir à l'intérieur d'elle-même. Elle s'étonna de ne pas entendre vagir l'enfant. Elle se courba vers lui, coupa le cordon ombilical avec ses dents et prit l'enfant dans ses mains. Elle ne souleva qu'une petite masse de chair informe et flasque. Le bébé était mort-né. Elle resta un moment à regarder cette chose inanimée dans ses mains, puis la rejeta sur la litière et s'essuya à des touffes d'herbe. Elle ôta sa blouse, sa robe et sa chemisette qu'elle laissa à ses pieds, puis se rhabilla. Elle enveloppa la chose dans la chemisette et revint avec son petit fardeau dans les mains vers la ferme. Elle prit une pelle et une pioche dans la resserre et alla

creuser un trou suffisamment profond pour que les bêtes de la nuit ne pussent l'ouvrir, y disposa la chemisette et son contenu et reboucha la petite tombe.

Quand elle entra dans la cuisine, Lalie eut un haut-le-cœur tellement Joséphine ressemblait à un fantôme. Célestin ne remarqua même pas la lividité de sa femme ; il s'agrippa à elle en interrogeant :

– C'est un garçon ou une fille ?

– Ni l'un ni l'autre, répondit Joséphine d'un ton neutre.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– L'enfant est mort-né.

– Célestin s'agrippa à sa femme en criant :

– Mort-né, mort-né ! Folle que tu es, si on avait fait venir le docteur, il serait peut-être vivant ! Je veux savoir si c'était un garçon ou une fille, réponds-moi !

– Qu'est-ce que ça peut bien te faire à présent puisque c'est plus rien.

Célestin la supplia :

– Tu as pas de cœur, tu es un monstre. Tu trouves rien d'autre à dire !

– J'ai assez souffert, dit Joséphine d'une voix lasse.

– Je veux savoir, tu entends, je veux savoir !

– Je crois que c'était un garçon, là, tu es content ? Et ne me demande pas à le voir, je l'ai enterré. Demain, on ira planter une petite croix pour reconnaître l'endroit. Je suis fatiguée, ne m'importune plus, j'ai besoin de repos.

La mère ne put s'empêcher de dire à Célestin :

– On a fait entrer le diable à la maison.

Les années s'écoulèrent avec leur cortège de petits bonheurs et de grands malheurs. La mémé Lalie s'éteignit doucement dans son lit, assistée par son fils,

sans que Joséphine manifestât quelque velléité de s'intéresser à elle. Son seul souci se concentrait sur le petit Urbain qui entrait dans sa troisième année. Virginie approchait à grands pas des dix-huit ans; assez naïve, de constitution délicate, il émanait d'elle cependant un charme romantique qui ne manquait pas d'attirer quelques prétendants. L'un d'entre eux n'hésita même pas à venir faire sa demande en mariage. Sans que Célestin eût droit à la parole, il fut proprement éconduit par Joséphine. Malvina qui assistait à la scène eut le malheur de mettre son grain de sel en disant à sa belle-mère qu'elle se mêlait de ce qui ne la regardait pas. Elle reçut un coup-de-poing au menton qui l'envoya au sol. Célestin fit effort sur lui-même pour oser s'interposer et le jeune prétendant prit la porte sans demander son reste. Malgré ses quinze ans, Malvina était en guerre ouverte avec Joséphine. Elle s'efforçait de remonter le ressort de son père, mais il était bel et bien cassé, Célestin avait abdiqué, abandonnant la maîtrise de Mourre d'Aure à sa femme qui le traitait comme un domestique. Mais la ferme périssait lentement.

Seule, Malvina se défendait bec et ongle contre l'hégémonie de Joséphine et s'accrochait à la vie à Mourre d'Aure avec toute l'énergie de l'espoir neuf qu'elle avait placé sur Titon. Malgré son jeune âge, elle n'entrevoyait plus l'avenir de Mourre d'Aure et des Castor qu'à travers l'aimable tête de son jeune frère.

Bientôt, Virginie tomba malade. Son père mit cet état au passif de sa langueur chronique. Malvina, à son tour, sentit ses forces l'abandonner petit à petit. Célestin ne tentait même pas de demander s'il pouvait aller chercher le médecin; d'ailleurs Joséphine

avait tranché : « Virginia a attrapé un méchant microbe et a dû le donner à sa sœur. On va bien les soigner et tu verras qu'avec du repos et de bonnes tisanes, elles se rétabliront ». Célestin fut content de voir que Joséphine semblait être revenue à de meilleurs sentiments et qu'elle condescendait à s'occuper de ses filles comme une véritable mère. Il se reposa sur elle, se contentant, après la journée de travail dans les champs, de monter les embrasser dans leur chambre et de dire :

– J'ai l'impression que ça va un peu mieux. Buvez bien vos infusions et vous verrez que vous serez bientôt sur pieds.

Mais ça n'allait pas mieux du tout. Le mal empirait, surtout chez Virginia. Un soir que leur père venait, comme à l'accoutumée, leur souhaiter une bonne nuit, Malvina lui dit péremptoire :

– Papa, on ne peut plus rester comme ça, Virginia et moi. Demain matin, tu iras chercher le médecin de Céreste. C'est ton ami, il viendra rapidement.

– Je sais pas si ta belle-mère sera d'accord, tu sais...

Malvina se dressa dans son lit et s'emporta :

– Ouvre les yeux, papa ! Tu n'as plus de volonté, tu n'es plus que l'ombre de toi-même, et nous aussi. Deux mois que Virginia est alitée et que son mal s'aggrave ! Moi, ça va faire trois semaines ! Tu ne vas pas nous laisser mourir ! Que deviendrait Titon ? Papa, je t'en supplie, va chercher le docteur Bonnet dès demain matin.

Le lendemain vers dix heures, Célestin ramenait à Mourre d'Aure le docteur de Céreste. Devant l'état des deux jeunes filles, il ne put retenir sa colère :

– C'est scandaleux ! cria-t-il. Scandaleux, vous entendez Célestin ! Dites à votre femme de venir.

Joséphine écouta le sermon, impassible, et se retira. Le médecin prescrivit toute une série de médicaments à prendre d'urgence.

Un léger mieux vint rassurer Célestin et les filles. Ce ne fut que passager. Le mal reprit le dessus. Le docteur Bonnet décida de consulter son confrère d'Apt, le docteur Ferry. Il lui demanda de se rendre d'urgence avec lui au chevet des deux sœurs. Ils se concertèrent longuement et quand ils quittèrent Mourre d'Aure, on les devina fort préoccupés : ils étaient tombés d'accord sur le fait que les symptômes ne leur paraissaient pas « naturels ». La recrudescence de la maladie se manifesta chez les deux sœurs, au même moment, d'une manière identique : elles furent prises de vomissements bilieux de matières de couleur jaune et verdâtre, elles tombèrent en même temps dans la torpeur et furent secouées d'agitations nerveuses et les organes cérébraux furent marqués de congestions.

Le docteur d'Apt fit part de ses impressions et de ses craintes à M. le curé de la paroisse en le priant de vouloir bien surveiller de quelle manière les malades étaient soignées en son absence. Le mal empira chez Virginie et, fin janvier 1860, elle expira.

De sinistres rumeurs coururent alors dans l'environnement : on entendit parler de cendres qu'on aurait décelées dans les tisanes des malades, toutes préparées et servies par leur marâtre aux deux jeunes filles, de substances vénéneuses qu'on leur aurait administrées ; l'idée de « crime » même s'amplifia ; mais ces bruits ne dépassèrent pas les limites de la commune. Les deux médecins décidèrent de porter les faits à la connaissance des autorités judiciaires. Une enquête officielle fut ouverte. Le cadavre de la fille Castor Virginie fut alors exhumé. Soumis à

l'analyse d'habiles chimistes, il fut démontré qu'il contenait de l'arsenic et que cet agent toxique y était en quantité suffisante pour avoir entraîné la mort. La maladie de la cadette Malvina relevant des mêmes symptômes à la même période, le corps médical en conclut qu'elle avait été soumise au même traitement à l'arsenic. Seule une constitution plus robuste lui permit d'avoir la vie sauve. L'existence d'un double empoisonnement était donc avérée.

Ainsi, les 20, 21 et 22 avril 1863, une femme de quarante ans, nommée Adélaïde Joséphine Vignaud, épouse en seconde nocces de Castor Célestin, propriétaire de la campagne de Mourre d'Aure sise sur la commune de Fassaille, comparait devant la Cour d'assises de Vaucluse. L'accusée répondit à toutes les questions, à voix basse, en niant de façon persistante les faits qu'on lui imputait. Et ce, malgré l'audition de quarante-cinq témoins à charge parmi lesquels M. le docteur Camille Bernard, maire d'Apt, M. Méritan, maire de la commune de Fassaille, MM. les docteurs Bonnet et Ferry, MM. Chancel, Dumas et Moitessier, professeurs à la Faculté des Sciences et Médecine de Montpellier qui confirmèrent les conclusions de leur savant rapport. On vit même à la barre M. Mante, le garde champêtre de Fassaille, M. Taillet et son épouse ainsi que Mme Ducade, tous voisins des Castor, qui n'hésitèrent pas une seconde à charger l'accusée. À cinq heures du soir, le 22 avril, le jury annonçait son verdict : l'accusée était reconnue coupable avec circonstances atténuantes. La Cour condamna la femme Célestin Adélaïde aux travaux forcés à perpétuité.

Le Mercure Aptésien avait consacré toute une série d'articles à cette terrible affaire. Le dernier était accablant pour la marâtre des enfants Castor.

«La responsabilité de ce double crime doit peser seule sur la femme Castor; celle-ci, en effet, était pour ses belles-filles une véritable marâtre. Seule, entre tous les habitants de la commune, elle ne les aimait pas et elle ne dissimulait pas ses sentiments à leur égard. D'une grande violence de caractère, elle les soumettait, comme son époux d'ailleurs, par ses procédés, à un martyre continuel; elle les maltraitait et souvent elles étaient obligées de fuir pour éviter les coups. Les témoins sont unanimes sur ce point: quelques-uns avaient reçu les confidences de Virginie et Malvina qui ne pouvaient se lasser de dire que les mauvais traitements de leur marâtre leur rendait la vie impossible à Mourre d'Aure.

«Vers le mois d'octobre 1859, l'accusée manifesta sa colère et sa haine par des scènes encore plus fréquentes. À cette époque, une nouvelle grossesse lui étant survenue, celle-là même qui lui fit mettre au monde un enfant mort-né dans les conditions que l'on connaît, elle voyait sans doute d'un air jaloux l'existence des enfants du premier lit. La main de Virginie avait d'ailleurs été demandée et le mariage se réalisant, il aurait fallu bientôt donner à cette dernière une partie du patrimoine commun. La femme Castor alla jusqu'à imputer à ses belles-filles des faits d'une immoralité révoltante: bien qu'elle fût convaincue du contraire, elle les accusa d'avoir des relations criminelles avec leur père et leur petit frère.

« Non contente de les calomnier, un jour elle chassa de la maison les trois enfants et son mari auquel elle reprochait de ne pas être assez sévère avec eux. Castor Célestin se vit dans la nécessité de réclamer contre sa femme l'intervention du garde champêtre et celle du maire de la commune. Un autre jour, sous un prétexte futile, elle s'arma d'une pelle et en frap-

pa Virginie sur les épaules ; une autre fois, elle donna un tel cours à sa fureur que, pour ne pas subir les plus terribles conséquences, Virginie, Malvina et Titon durent courir se réfugier chez leur plus proche voisin distant d'un kilomètre et ne consentirent à rentrer qu'à la condition que ce dernier les accompagnerait et passerait la nuit à Mourre d'Aure auprès d'elles pour les protéger. Une autre fois, le jour où Castor Célestin décida, sur les injonctions de sa fille Malvina, d'aller chercher le médecin de Céreste, Castor raconte que sa femme avait voulu l'empêcher de partir, s'était jetée sur lui, l'avait entraîné avec violence dans sa chambre dont il était sorti bientôt en criant : « Ah ! La coquine ! Elle voulait me forcer à la prendre, et comme je refusais car ce n'était pas le moment, elle se mit dans une rage folle et voulut me crever avec ses ciseaux ! » ; il avait réussi à s'échapper et à s'élaner dans la jardinière qui l'attendait dehors.

« L'accusée changea de tactique et se mit à jouer la comédie de la bonne mère : elle préparait seule les remèdes ordonnés par les médecins et les montait aux deux filles dans leur chambre avec un grand sourire. Et il est à remarquer que dès qu'elles avaient bu les tisanes ainsi préparées, les deux sœurs étaient prises de vomissements instantanés. Elle répandit le bruit qu'elles étaient atteintes d'un mal contagieux et éloigna ainsi de la ferme bien des gens qui auraient volontiers offert leurs services en cette circonstance. À la fin de l'année, les deux sœurs incapables de faire leur toilette, étaient tenues si malproprement qu'elles étaient couvertes de plaies et leur marâtre répondait aux personnes qui s'apitoyaient sur leur sort « Ne vaudrait-il pas mieux qu'elles mourussent ? » Son désir ne tarda pas à se réaliser pour

l'aînée; elle en éprouva si peu de douleur qu'elle eut le triste courage de recommander à deux paysannes voisines qui étaient présentes, de ne pas pousser de sanglots afin de ne pas troubler le repos de son petit Urbain qui dormait dans une autre pièce.

« Toutes ces circonstances ne permettent pas de douter de la culpabilité de la femme Castor: seule dans la maison elle était intéressée à la mort de Virginie et de Malvina, et seule, elle a eu la pensée et le dessein de la leur donner. Rien ne lui a été plus facile que de se procurer de l'arsenic par l'intermédiaire de ces marchands colporteurs qui en vendent dans les campagnes, et il lui a été également facile d'administrer cette substance mortelle à ses belles-filles dans leurs breuvages dont elle seule avait en compte la préparation. »

Malvina lisait et relisait, chaque soir dans sa chambre, l'article du *Mercur*e *Aptésien*. Mais ne le savait-elle pas par cœur? Chaque ligne n'était-elle pas inscrite au fer rouge dans sa chair? Elle pleurait sur le sort tragique de sa sœur et, en même temps, remerciait le ciel de lui avoir permis de continuer à vivre pour veiller sur Titon.

* *

*

Quand Castor Célestin mourut, il laissa en héritage la totalité du patrimoine indivis de la campagne de Mourre d'Aure à son fils cadet Titon et à sa fille Malvina, l'aînée de dix ans de son frère. Malgré l'insistance des deux enfants qui s'étaient pris d'une certaine affection pour leur demi-frère Urbain, leur père